

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Les métamorphoses D'Ovide**

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

**Ovidius Naso, Publius**

**La Haye, 1744**

Fable dixieme argument

[urn:nbn:de:bsz:31-89289](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89289)

## FABLE DIXIEME.

## ARGUMENT.

*Halcyone & Ceyx sont métamorphosés en des oiseaux que l'on appelle Halcyons, & tandis qu'ils couvent leurs œufs, la mer demeure tranquille, & l'on dit qu'ils ayent la vertu d'entretenir le calme, & d'empêcher les tempêtes.*

C'EST pendant Ceyx épouvanté des prodiges qui étoient arrivés à son frere, & à la fille de son frere, se propose de faire un voyage à Claros, afin de consulter Apollon dont les réponses salutaires ont souvent donné le repos qu'on ne se peut donner soi-même. Il eût bien été à Delphes, & c'étoit le lieu le plus proche, mais le prophane Phorbas accompagné des Phlegyens en assiégeoit alors le Temple, & en fermoit tous les chemins. Au reste avant que de partir, Ceyx communiqua son dessein à sa femme Halcyone, qui n'apprit pas cette nouvelle sans une extrême douleur, & sans en verser des larmes. Elle s'efforça trois fois de parler, mais ses pleurs & ses sanglots empêchèrent autant de fois que la parole ne sortit; & enfin lorsque la douleur eut fait ses premiers efforts, elle fit cette plainte entrecoupée de mille soupirs. » Que vous ai-je fait, lui dit-elle, & quelle faute ai-je

Tome III.

S

» com-

„ commise qui ait pu changer votre esprit ?  
 „ Que sont devenus ces grands soins que  
 „ vous aviez pour moi seule ? Pourrez-vous  
 „ bien aujourd'hui vous éloigner de votre  
 „ Halcyone, & vous conserver quelque re-  
 „ pos ? Est-il possible que vous m'aimiez, &  
 „ que vous puissiez vous résoudre à faire un  
 „ voyage qui vous séparera de moi ? Faut-il  
 „ pour vous être plus chere, que je sois éloi-  
 „ gnée de vous ? Si vous voyagiez par terre,  
 „ j'aurois sans doute autant de douleur, mais  
 „ je n'aurois pas tant de crainte, & les  
 „ maux que donne la peur, ne se join-  
 „ droient pas à ceux de l'absence. Je ne  
 „ sçaurois vous rien déguiser, la mer, &  
 „ même l'image de la mer me donne de  
 „ l'horreur & de l'épouvante. Il n'y a pas  
 „ long-temps que je vis sur le rivage les  
 „ tables d'un vaisseau brisé, & j'y ai vu sou-  
 „ vent des tombeaux qui n'avoient que le  
 „ nom de ceux que la mer avoit engloutis,  
 „ & pour qui ils étoient dressés. Tout cela  
 „ me donne des maux où je ne vois point de  
 „ remede, & il est difficile d'aimer qu'on ne  
 „ craigne pour ceux que l'on aime. Nemet-  
 „ tez point votre assurance en ce que vous  
 „ êtes gendre d'Eole, qui est le maître des  
 „ vents, qui les détache & qui les resserre,  
 „ & qui fait à sa volonté, ou le calme ou la  
 „ tempête. Quand les vents sont une fois dé-  
 „ chaînés, & qu'ils regnent sur la mer, a-  
 „ lors

» lors il n'y a plus rien qui soit exempt de  
 » leur violence , ils renversent la terre & les  
 » eaux, ils portent la guerre jusques dans le  
 » Ciel; & par les coups qu'ils donnent aux  
 » nuës, ils en font sortir des foudres. Helas !  
 » plus j'en ai de connoissance, & plus je les  
 » crois redoutables : car enfin je les connois,  
 » & quand j'étois encore petite, dans le  
 » Palais de mon pere, j'ai vu souvent des  
 » effets de leur rage & de leur furie. Que si  
 » mes larmes & mes prières ne peuvent  
 » vous faire changer de dessein, & que vous  
 » soyez résolu à ce voyage que j'apprehen-  
 » de, permettez que je vous suive. N'ai-je  
 » pas assez d'amour pour avoir part à votre  
 » fortune ? Au moins parmi les plus grands  
 » maux, j'aurai ce soulagement de tâcher à  
 » vous en défendre. Au moins s'il faut que  
 » je craigne, ce seront des maux véritables  
 » & non pas des illusions qui me donneront  
 » de la peur. Je ne craindrai rien que je ne  
 » voye sujet de craindre, les vents ne vous  
 » porteront nulle part, qu'ils ne m'y por-  
 » tent avec vous, & quoi qu'il faille souf-  
 » frir, nous le souffrirons ensemble. Com-  
 » me Ceyx n'avoit pas moins d'amour qu'Hal-  
 » cyone, il ne demeura pas insensible à ses  
 » plaintes & à ses larmes, & témoigna qu'il  
 » en étoit touché. Néanmoins il ne pouvoit  
 » changer de dessein, ni se résoudre d'exposer  
 » sa femme à un voyage si perilleux. Il lui dit

donc beaucoup de choses pour lui faire perdre sa crainte, mais il ne put la persuader. Et enfin pour l'obliger à consentir à son voyage : » Véritablement, lui dit-il, un moment m'est comme un siecle, quand je le passé éloigné de vous, & je suis mort dès que je vous quitte : mais je vous jure par la clarté de mon pere, que si les Destins le permettent, vous me verrez de retour avant qu'il soit seulement deux mois ». Cette promesse & l'esperance de le revoir dans peu de jours, la fit résoudre à son départ, & en même-temps il fit équiper un vaisseau. Mais Halcyone n'eut pas si-tôt vu ce vaisseau, qu'elle en conçut de l'horreur comme d'un mauvais présage. Tous les maux qu'elle s'étoit déjà imaginé se représenterent devant ses yeux. Ses larmes recommencerent à couler, & après avoir embrassé son mari, & lui avoir dit un triste adieu, elle tomba comme morte. Ceyx qui ne partoit qu'avec regret, souhaitoit lui-même de rencontrer quelque occasion qui l'arrêtât, & étoit comme en suspens, entre le dessein de partir, & le desir de demeurer. Mais cependant les matelots avoient mis la voile au vent, & fendoient a mer à coup de rames. Alors Hacyone ayant un peu levé les yeux, aperçut son mari debout sur la poupe qui lui faisoit signe de la main; & pour lui témoigner qu'elle le voyoit, elle  
 lui

lui fit le même signe. Mais quand il fut si éloigné de la terre qu'elle ne pouvoit plus le reconnoître, ni le discerner d'avec les siens, elle suivit de la vûe, autant qu'il lui fut possible, le vaisseau qui disparessoit peu à peu, & demeura sur le rivage, tandis qu'elle en vit les voiles, ou qu'elle s'imagina de les voir encore. Enfin quand elle les eut perdues de vûe, elle s'alla jeter au lit, mais le lit renouvela ses douleurs, & lui fit mieux reconnoître son abandonnement & sa solitude. Cependant le vaisseau gagna bien-tôt la pleine mer, & le vent qui enflait les voiles, lui fut assez long-temps favorable. Ainsi il avoit déjà presque fait la moitié du chemin, lorsque la mer commença à s'émouvoir, qu'on en vit blanchir les flots, & que le vent de l'Orient commença à souffler avec plus de violence & de furie. En même-temps le Pilote crie qu'on abatte les mâts, & qu'on ploye promptement les voiles, mais la tempête est déjà si grande qu'elle ne permet pas de lui obéir, & le bruit que fait la mer empêche d'entendre sa voix. Néanmoins on ne laissoit pas de courir, & chacun faisoit son devoir de son propre mouvement. Les uns retirent les avirons, & les autres défendent les flancs du vaisseau contre l'eau qui entroit dedans; une partie ploye les voiles, d'autres vident l'eau & rejettent la mer dans la mer. Mais parmi

cette

cette confusion la tempête s'augmente tous-jours ; les vents devenus plus furieux , font la guerre de tous côtés , mêlent les flots , & confondent le Ciel & la Mer. Le Pilote même se trouble , il ne se souvient plus de son art , il ne se souvient plus de lui-même , il ne sçait que commander , il ne sçait à quoi se résoudre. Le mal est si grand qu'il surmonte sa science , & le met enfin en état de souhaiter de perir bien-tôt , pour ne pas souffrir plus long-temps. Les hommes , les mâts , les cordages & tout l'équipage du vaisseau font un bruit épouvantable , & les eaux poussées par les eaux , & les tonnerres qui fendent l'air , ajoutent encore à tant d'horreur leurs violences & leurs menaces. La mer qui s'éleve en montagnes , semble aussi menacer le Ciel ; & comme si les nuës n'avoient pas encore assez d'eau , vous eussiez dit que la mer leur en portoit elle-même. Tantôt en s'enfonçant jusqu'au sable qu'elle remuë , elle paroît de sa couleur , tantôt elle se montre plus noire que ne sont les eaux du Styx , & puis s'étendant comme en une plaine , elle blanchit d'une écume horrible , & qui bouillonne de tous côtés. Cependant le vaisseau suit les mouvemens de l'eau qui l'agite. Tantôt il s'éleve sur les vagues , & l'on diroit qu'il considère comme du haut d'une montagne , des abîmes effroyables. Tantôt il retombe si bas qu'il sem-

sem-

semble des Enfers regarder le Ciel. Quelquefois les flots en frappent les flancs avec tant de force & de furie, que le coup qu'il en reçoit ne fait pas un moindre bruit, que quelque machine de guerre dont on battoit une forteresse. Comme les lions déjà furieux d'eux-mêmes, & devenus plus impétueux par la secouffe qu'ils se sont donnée, & par la course qui les transporte, se précipitent sur les armes dont on pensoit s'en défendre: ainsi l'eau mêlée avec le vent qui la pousse, se jette sur toutes les choses qui peuvent garantir le vaisseau, & devient bien-tôt la plus forte. Il commence à s'entrouvrir, on y apperçoit déjà mille ouvertures, & ce sont autant de passages par où l'on voit entrer la mort. Cependant il tomba tant d'eau que vous essiez cru que le Ciel tomboit en pluye dans la mer, & que la mer qui s'enfloit alloit prendre la place des Astres, & qu'elle montoit dans le Ciel. Les voiles devinrent pesantes, & par les eaux de la pluye, & par les eaux de la mer. On ne voit luire aucunes étoiles, une noire & cruelle nuit ensevelit toutes choses dans l'horreur de ses ténèbres, ou si l'on voit quelque clarté, elle ne vient que du feu des éclairs & des tonneres, & au reste vous eussiez dit que les foudres enflammoient les eaux. Enfin les flots & la pluye assaillirent ensemble le vaisseau; & comme dans l'as-

faut

faut d'une Ville le foldat le plus courageux : monte le premier fur la muraille , & y paroît triomphant au milieu de mille ennemis , après avoir fait de grands efforts , ainfi après que les flots eurent battu affez longtems ce miserable vaiſſeau , enfin ce grand flot que l'on appelle dizenier , qui eſt le plus fort & le plus impetueux de tous , ne ceſſa point de l'attaquer , & ne perdit rien de ſa furie , qu'il ne fût entré , pour ainſi dire , entre les murailles de cette fortereſſe flotante. Une partie de l'eau y étoit déjà entrée , & y faiſoit ſes ravages , tandis que l'autre s'eſſorçoit encore d'y entrer , & ceux qui étoient dedans n'étoient pas moins épouvantés qu'une ville aſſiégée par un puiffant ennemi qui mine au dehors ſes murailles , & qui les tient déjà au dedans. L'art & le courage manquent tout enſemble aux matelots , qui penſent voir entrer autant de morts dans le vaiſſeau , qu'ils y voyent venir de flots & de vagues. L'un ne peut retenir ſes larmes , l'autre demeure ſtupide par le trouble & l'étonnement qui ſe ſaiſit de ſon eſprit , un autre crie & ſe deſeſpere , & eſtime ceux-là bienheureux , qui peuvent eſperer en mourant une ſépulture. Quelques-uns font des vœux & des prieres , lèvent les mains au Ciel qu'ils ne voyent pas , & lui demandent en vain du ſecours. Celui-là ſ'afflige de n'avoir plus d'eſperance de revoir ſon

son frere & son pere , qu'il se remet devant les yeux , celui-ci meurt de regret par le souvenir de ses enfans ; enfin chacun d'eux se représente ce qu'il a laissé dans sa maison , & ce qui lui est le plus cher. Ainsi le miserable Ceyx ne regrette que son Alcyone , c'est elle seule qui l'afflige , elle est seule dans sa bouche ; & bien que le miserable la desire , il se réjouit pourtant qu'elle ne soit pas avec lui. Il voudroit bien voir encore & sa maison & sa patrie , ou porter de ce côté-là pour le moins ses derniers regards ; mais il ne sçait où est sa patrie , parmi ce grand trouble de la mer , & ces épaisses ténèbres qui enveloppent tout le Ciel , & qui naissent d'une double nuit. Cependant un tourbillon rompit le mât & le gouvernail , & les eaux comme triomphantes & superbes de cette dépouille , en devinrent plus furieuses , & précipiterent le vaisseau du haut de leurs vagues , comme du sommet d'un grand rocher , dans un gouffre épouvantable. Il ne donna pas un moindre coup contre le sable , ou contre l'écueil qu'il alla toucher en tombant. Que feroient les montagnes d'Athos & de Pinde , si elles étoient déracinées de la terre qui les soutient , & qu'on les fit tomber dans la mer ? Ainsi ce malheureux vaisseau fut abîmé par son propre poids , & par le coup qu'il reçut , & la plus grande partie de ceux qu'il portoit furent perdus avec

lui : car il y en eut quelques-uns qui tâchèrent à se sauver, pour faire naufrage un peu plus tard. Ceyx lui-même prit une table de ce débris, avec cette main dont il avoit accoutumé de tenir un Sceptre, & appella en vain son pere \* & son beau-pere à son secours. Mais au milieu de ce peril, il avoit plus souvent en bouche le nom d'Alcyone qu'il aimoit, que les noms d'Eole & de Lucifer, qui pouvoient le secourir ; & se voyant près de la mort, il souhaite que les flots jettent son corps où est Alcyone, pour être inhumé par des mains si cheres. Enfin il prononça ce beau nom autant de fois, qu'en nageant, l'eau lui permettoit d'ouvrir la bouche : & comme il le prononçoit encore malgré les eaux qui l'étouffoient, un flot ou plutôt un gros nuage vint se rompre sur sa tête, & l'ensevelit dans la mer. Lucifer qui ressentit les douleurs de la perte de son fils, en fut si triste & si morne durant toute cette nuit, que vous ne l'eussiez pû reconnoître, & parce qu'il ne lui étoit pas permis de quitter le Ciel, il se couvrit de nuages, & montra bien qu'il étoit en deuil, par l'obscurité qui le cachoit. Cependant Alcyone, qui ne sçavoit pas encore une si grande infortune, attendoit avec impatience le retour de son mari, & comptoit les jours & les nuits qu'elle passoit en son absence. Elle faisoit déjà travailler  
aux

\*Eole &  
Lucifer.

aux habits dont elle vouloit qu'il fût vêtu le jour de son arrivée, elle songeoit à ceux qu'elle prendroit elle-même, pour aller au devant de lui, & se promettoit vainement de le revoir dans peu de jours. Elle fit des sacrifices à tous les Dieux pour le retour de Ceyx, & en fit sur tout à Junon; enfin elle étoit toujours aux pieds des Autels, & y brûloit toujours de l'encens pour le salut d'un mari qu'elle avoit déjà perdu. Tous ses vœux & toutes ses prieres n'avoient point d'autre but, si non que Ceyx revînt aussi sain qu'il étoit parti, qu'il rapportât de son voyage le même amour qu'il avoit en s'en allant, & qu'il ne lui manquât jamais de foi; mais de tous ses souhaits, il n'y avoit que le dernier dont elle pût obtenir l'effet.

Junon ne put endurer plus long-temps qu'on lui fit des vœux pour un mort; & afin d'éloigner de ses Autels une Princesse qui devoit être alors en deuil; » Iris, dit-elle, » toi qui portes par-tout mes ordres avec tant » de fidélité, va promptement trouver le » sommeil, & lui commande de ma part » qu'il fasse voir à Alcyone par des songes » véritables l'aventure de son mari ». Junon n'eut pas si-tôt parlé, qu'Iris se revêtit d'une robe de mille couleurs, & par un chemin fait en arc d'autant de couleurs diverses, elle alla au Palais du Dieu du Sommeil, qui est toujours comme caché dans

R ij un

un nuage ténébreux. Il y a auprès des Cimmeriens une caverne profonde sous une grande montagne; c'est là que le Sommeil a établi son séjour, & qu'il a bâti son Palais. Quoique puisse faire le Soleil dont les rayons sont si pénétrans, il n'y sçauroit jamais entrer, soit qu'il se leve, soit qu'il soit en son midi, soit enfin qu'il s'aïlle coucher. Il s'y élève toujours de la terre des nuages mêlés de brouillards, & l'on y doute incessamment, s'il y est jour, ou s'il y est nuit. Le cocq qui est presque toujours éveillé, n'y appelle jamais l'Aurore, il n'y a point de chiens importuns, & les oyes plus vigilantes encore que les chiens n'en rompent jamais le silence. Enfin il n'y a aucuns animaux qui troublent la tranquillité d'un lieu si paisible, les arbres n'y sont point agités par le vent, & l'écho même n'y a point de voix; il n'y a que le repos qui y habite avec le Sommeil. Néanmoins il y sort du pied d'un rocher un ruisseau du fleuve d'Oubli, & comme il coule par-dessus de petits cailloux, il fait un petit murmure qui a la force d'endormir les plus fâcheuses inquiétudes. On voit à l'entrée de cette antre une quantité de pavots fleuris, & un nombre infini de ces herbes dont la nuit tire le suc, & le répand par toute la terre, pour assoupir tout le monde. Mais afin que les gonds des portes ne fassent point de bruit qui interrompe le Sommeil,

meil, il n'y a point de portes en tout ce Palais, ni de gardes qui veillent à l'entour, il y a seulement au milieu de cet antre un lit d'ébene environné de rideaux bruns, & c'est-là que le Dieu repose. Les Songes qui se revêtent de diverses formes, sont couchés sur la place à l'entour de lui, & y sont en aussi grand nombre qu'on voit d'épics dans les plaines, que les forêts portent de feuilles, & qu'on trouve de grains de sable sur les rivages de la mer. Iris en entrant dans cette caverne, repoussa avec les mains tous les Songes qui l'empêchoient d'avancer, & se fit faire place pour approcher du lit du Sommeil. Au reste elle ne fut pas si-tôt entrée dans cet antre, que l'éclat de sa robe le remplit de tous côtés de lumière & de splendeur, & alors le Dieu commença avec peine à ouvrir ses yeux chargés & appesantis par lui-même. Il se leva à moitié, & retomba aussitôt, & vous eussiez dit qu'il s'endormoit en se réveillant. Mais enfin après qu'il se fut donné plusieurs fois du menton contre l'estomach, il se secoua lui-même de dessus lui-même, & en s'appuyant sur le coude il demanda à Iris qu'il reconnut, ce qu'elle desiroit de lui. » Sommeil, dit-elle, » repos de toutes choses, Sommeil le plus paisible de tous les Dieux, l'unique paix des esprits qui rencontrent par tout la guerre; vous qui ne souffrez jamais où vous êtes les in-

» quiétudes & les soins ; qui soulage les  
 » corps que le travail avoit abattus , & qui  
 » les rendez capables d'un nouveau travail ,  
 » en leur rendant leurs premieres forces ,  
 » commandez aux Songes qui représentent  
 » la verité, de prendre la forme de Ceyx, d'al-  
 » ler à Trachine trouver Alcyone , & de  
 » lui faire une peinture du naufrage de son  
 » mari : Junon le veut , Junon le comman-  
 » de «. Lorsqu'Iris eut executé ses ordres ,  
 elle se retira , parce qu'elle ne pouvoit plus  
 résister à l'assoupissement qui commençoit à  
 la surprendre , & en effet elle se fût bien-  
 tôt endormie avec le Dieu du Sommeil , si  
 elle n'eût pris promptement la fuite. Ainsi  
 elle s'en retourna par le même chemin qu'elle  
 étoit venue.

Cependant le Dieu du Sommeil ne réveilla  
 la que Morphée de cette multitude de ses  
 enfans qui dormoient autour de son lit. Il  
 n'y en a point entr'eux qui imitent mieux  
 que lui , & la démarche , & le visage , & la  
 voix de ceux qu'il veut représenter. Il y ajoute  
 les habits qu'ils ont coutume de porter , &  
 se sert des mêmes paroles dont ils se servent  
 ordinairement ; enfin il ne prend jamais que  
 la ressemblance des hommes. Il y en a un autre  
 qui se revêt à sa fantaisie , tantôt de la  
 forme d'une bête brute , tantôt de celle d'un  
 oiseau , tantôt de celle d'un serpent , les  
 Dieux l'appellent Icele, & les hommes Phobe-

betor. Il y en a encore un troisieme que l'on appelle Phantase, qui se métamorphose en terre, en rocher, en riviere, & enfin en toutes les choses qui n'ont point d'ame. Ces trois-là ne se présentent ordinairement de nuit qu'aux Rois, qu'aux Princes & aux Capitaines; mais les autres ne sont faits que pour le peuple, & ne se montrent qu'à la multitude. Enfin le Dieu du Sommeil ne se servit en cette occasion que de Morphée pour executer les ordres d'Iris; & après lui avoir prescrit ce qu'il devoit faire, il se laissa aller sur son chevet, & recommença à dormir. Cependant Morphée porté sur une aîle legere qui fendoit l'air & les ténèbres sans faire de bruit, partit du Palais du Sommeil, & se rendit en peu de tems dans la Ville & dans la maison où étoit alors Alcyone. Lorsqu'il fut entré dans sa chambre, il se dépouilla de ses plumes, & se fit semblable à Ceyx, prit un visage triste & pâle, qui ressembloit à celui d'un mort, & se présenta devant le lit de cette miserable Princesse, nud & défiguré, la barbe & les cheveux mouillés, & comme dégoutans de l'eau de la mer. Ainsi en s'appuyant sur son lit, le visage trempé de larmes, il parla en ces termes à Alcyone. » Connois-tu Ceyx, chere & malheureuse femme? La mort a-t-elle changé mon visage? Si tu veux me regarder, tu me reconnoîtras encore; mais au lieu de

R 4

» ton

» ton mari, tu ne trouveras que son ombre.  
 » Tes vœux & tes prieres ont été pour moi  
 » sans effet, & je n'en ai point reçu de se-  
 » cours. Je suis mort, ma chere Alcyone,  
 » ne te promets plus en vain la satisfaction  
 » de me revoir. J'ai fait naufrage dans la  
 » mer Egée, où la tempête a mis en pièces  
 » le vaisseau qui me portoit; & comme je  
 » prononçois encore ton nom, un flot m'a  
 » rempli la bouche, & m'a privé de la vie,  
 » c'est-à-dire, de mon Alcyone. Ne prends  
 » pas ce que je te dis pour une nouvelle dou-  
 » teuse; ce n'est pas le bruit du peuple ni ce-  
 » lui de la renommée qui t'entretient de ma  
 » perte: c'est moi-même qui ai fait naufra-  
 » ge, qui viens t'annoncer mon aventure.  
 » Lève-toi & donne-moi des larmes, prend  
 » enfin des habits de deuil, & ne souffre pas  
 » que je descende aux Enfers, sans qu'on  
 » ait pleuré mon infortune. Au reste, en  
 » prononçant ces paroles, Morphée imita si  
 » bien la voix de Ceyx, qu'Alcyone crut fa-  
 » cilement qu'elle entendoit parler son mari.  
 » Il sembloit même qu'il versoit des pleurs vé-  
 » ritables; enfin il avoit la même contenance  
 » & les mêmes gestes que Ceyx. Alcyone en-  
 » core endormie, soupire, se plaint & s'affli-  
 » ge, elle tend les bras en dormant, afin  
 » d'embrasser son mari, mais elle n'embrasse  
 » que l'ombre. Elle s'écrie qu'il demeure:  
 » Demeure, dit-elle, où suis-tu? Ne vas  
 » pas

» pas si vite, Ceyx, nous irons tous deux  
 » ensemble. Alors elle s'éveilla par le bruit  
 qu'elle fit elle-même, & par le trouble que  
 ce songe avoit laissé dans son esprit. D'abord  
 elle regarda de tous côtés si Ceyx qu'elle ve-  
 noit de voir n'étoit point encore dans sa  
 chambre : car ses gens s'étant réveillés à ses  
 cris avoient déjà apporté de la lumière. Mais  
 après l'avoir cherché inutilement, elle se bat-  
 tit des mains, & le visage & le sein ; elle  
 déchira ses habits, elle s'arracha les che-  
 veux ; & quand sa nourrice lui demanda le  
 sujet de son affliction & de sa douleur : » Il  
 » n'y a plus d'Alcyone, dit-elle, elle est  
 » morte avec Ceyx, ne vous amusez point à  
 » la consoler. Le malheureux a fait naufra-  
 » ge, je l'ai vû, je l'ai reconnu ; & quand  
 » je l'ai voulu embrasser, je n'ai embrassé  
 » que de l'ombre, mais ce n'étoit pas une  
 » ombre vaine, c'étoit l'ombre véritable de  
 » Ceyx. Néanmoins il n'avoit pas le même  
 » visage qu'il avoit en me quittant, on n'y  
 » voyoit point cette splendeur qui le rendoit  
 » si cher & si aimable à tout le monde. Il  
 » étoit nud, pâle & défiguré, & ses cheveux  
 » dégouttoient encore. Enfin je l'ai vû. » Et  
 en prononçant ces paroles, elle regarda au  
 même lieu, s'il n'y en restoit point quelque  
 vestige. » O misérable Ceyx, continua-t-el-  
 » le, voilà le mal que je craignois, quand  
 » je m'oppoisois à ton voyage, & que je te  
 » con-

» conjurois avec tant d'ardeur de ne me pas  
» abandonner, pour t'exposer téméraire-  
» ment à la merci des vents & des flots ! Mais  
» puisque tu partoies pour périr, que n'ai-je  
» fait avec toi un si funeste voyage ? Il m'eût  
» été avantageux de t'accompagner, & de  
» te suivre. Au moins je ne t'aurois pas sur-  
» vécu, & ma mort n'eût pas été séparée de  
» la tienne. Maintenant en ton absence, je  
» ne laisse pas de périr ; maintenant en ton  
» absence, je suis agitée des mêmes flots  
» qui t'ont perdu, & sans être avec toi je  
» suis au milieu de la mer, où je fais un se-  
» cond naufrage. Mais je veux bien que ma  
» douleur me soit mille fois plus cruelle que  
» la mer & que les tempêtes, si je fais le  
» moindre effort pour prolonger une triste  
» vie, & pour demeurer au monde sans toi.  
» Non, non, je ne combattrai point con-  
» tre la mort, je ne te quitterai point,  
» malheureux Ceyx ! & pour le moins au-  
» jourd'hui tu ne m'empêcheras pas de t'ac-  
» compagner. Si nous ne sommes pas enfer-  
» més dans une même sépulture, l'inscrip-  
» tion de mon tombeau parlera de nous deux  
» ensemble ; & si mes os ne touchent pas à  
» tes os, au moins mon nom touchera le  
» tien ». La douleur ne lui permit pas de fai-  
» re de plus longs discours, & les sanglots qui  
» succederent à ses paroles, lui étoufferent la  
» voix,

Cependant le jour se leva, & d'abord elle sortit de son Palais, & alla sur le rivage au même endroit d'où elle avoit vû partir Ceyx. » C'est ici, dit-elle, qu'il me baïsa, » & que nous fîmes nos adieux «. Et comme elle se remettoit dans l'esprit la mémoire de cette journée, elle jetta les yeux sur l'étendue de la mer, & y vit je ne sçai quoi de semblable à un corps qui flottoit sur l'eau. D'abord elle fut incertaine de ce qu'elle voyoit ; mais quand l'eau l'eut fait un peu avancer, elle connut que c'étoit un corps ; & bien qu'elle ignorât de qui il étoit, ne le pouvant connoître de si loin, néanmoins parce qu'il y avoit apparence qu'il avoit fait naufrage, elle en eut de la compassion ; & comme si elle eût donné des larmes à un inconnu : » Helas, dit-elle, qui que tu sois, » que tu es digne de pitié ; & si tu as une » femme, que je l'estime malheureuse « ! Cependant comme le flot pouffoit ce corps, il s'approcha plus près du rivage ; & plus elle le regardoit, plus elle paroïssoit troublée. Mais lorsqu'il se fut approché de si près qu'elle put le reconnoître, & qu'en effet elle le reconnut : Le voilà, s'écria-t-elle, & en même tems elle déchira ses habits, & s'arracha les cheveux ; & tendant ses mains tremblantes vers Ceyx qu'elle voyoit mort : » Est-ce ainsi, mon ami, dit-elle, que » vous venez me retrouver « ?

Il y avoit un éperon à l'entrée du port qui s'avançoit assez avant dans la mer, & qui avoit été fait pour rompre l'impétuosité des flots. Elle sauta sur cet éperon, & de-là voulant se jetter où elle voyoit son mari, on fut étonné qu'elle voloit, & qu'en battant l'air avec des aîles qui lui venoient inopinément de naître, elle frisoit comme un oiseau la superficie des eaux. Ainsi en volant elle jettoit une voix plaintive, non plus de la bouche, mais du bec; & lorsqu'elle put toucher le corps mort de son mari, elle l'embrassa avec ses aîles, & le baisa de son petit bec. Le peuple qui étoit accouru sur le rivage, fut quelque-tems en doute si Ceyx avoit senti ses baisers, ou si le mouvement de l'eau lui avoit fait lever la tête; mais en effet il en avoit senti la douceur, & les Dieux qui eurent pitié de leur infortune, les convertirent tous deux en oiseaux. Ils conserverent pourtant leur amour sous cette forme nouvelle; leur mariage ne fut pas rompu: ils demeurèrent unis ensemble, & devinrent l'un par l'autre pere & mere des Halcyons. Ce sont de petits oiseaux qui font comme eux leur nid sur la mer, & qui y couvent sept jours durant, au milieu même de l'Hyver. Cependant les eaux sont calmes, on y peut naviger sans crainte, Eole retient les vents enfermés, & répond à ses petits-fils de la fidélité de la mer.

## E X P L I C A T I O N

## D' Alcyone &amp; de Ceyx.

L'Histoire de Ceyx & d'Alcyone est tellement inconnuë , qu'on ne permettra volontiers de n'en rien dire , pour ne traiter que de ce qui regarde le sommeil & les songes , dont il y est fait mention.

Je crois que personne n'ignore ce qu'il faut penser de Morphée. C'étoit une Divinité qu'on feignoit être née de l'Erebe & de la Nuit. On lui donnoit la Mort pour sœur , & il demeuroit dans les ténèbres Cimmeriennes. Il présidoit aux songes. On le représentoit à Sicyone assoupissant un Lion ; & à Trezene , Ardale fils de Vulcain lui avoit consacré un Temple , où on offroit des sacrifices à lui & aux Muses ensemble , pour marquer que ces Déeses aiment la tranquillité. On voit assez par ces traits que c'étoit un Dieu allégorique. Aussi les Anciens le désignent-ils presque toujours , non comme un individu vivant , mais comme une qualité. Orphée l'appelle *soulagement sacré de nos maux*. Ovide le nomme *le repos de la nature & la paix de l'ame*. Seneque le Tragique employe les mêmes noms , & y ajoute ceux de *Dompteur de nos maux* , & *la meilleure partie de la vie humaine*.

Les Songes, personnages allégoriques comme lui, m'occuperont davantage. C'est pourquoi divisant en plusieurs parties ce que j'ai recueilli sur cette matière, je rapporterai : premierement , les preuves qu'on en tire par rapport à la nature de l'ame ; secondement , les raisons pour & contre la vérité de ce qu'ils renferment ; troisièmement enfin , ce que les Anciens en particulier en pensoient.

En premier lieu, dit-on, les songes prouvent l'activité de l'ame. Tandis que le corps accablé du travail

vail de la journée cesse d'agir, la partie spirituelle de nous-mêmes demeure infatigable, & continue dans l'action, jusqu'à ce que son associé se retrouve en état d'agir de concert avec elle.

*Causidici causas agere, & componere leges,  
Induperatores pugnare ac prælia adire;*

\* Lucr.

*Nautæ contractum cum ventis degere bellum.\**

On diroit, en un mot, que l'ame débarassée du soin de sa machine, cherche à s'amuser par ces sortes de rêves. Mais ce n'est pas tout. Les songes démontrent encore la perfection de l'ame, lorsqu'elle est un peu dégagée de la masse pesante du corps. Elle acquiert dans ce moment une vivacité surprenante. Un homme lent à parler fait des discours d'une éloquence merveilleuse. Un autre qui n'est rien moins que Poète, dicte des vers dignes des Homeres & des Virgiles. Un troisième qui ne se mêla jamais de méditations philosophiques, s'étonne lui-même, par la profondeur, par la noblesse, par la vérité frappante, par la nouveauté de ses pensées. Il en est qui croient lire des livres excellens, & dans ces circonstances l'esprit opere avec tant de promptitude, qu'il en est lui-même la dupe, & qu'il prend l'ouvrage dont il est inventeur, pour celui de quelque autre. Mais que dirai-je de cette merveilleuse faculté qu'il a, de produire durant le sommeil de quoi s'entretenir toujours ! Une variété prodigieuse d'idées s'éleve au milieu de lui. Il se représente une infinité de Scenes, dont il est à la fois l'auteur, le théâtre, les acteurs, les spectateurs : C'est à ce sujet qu'Héraclite avoit coutume de dire. *Les hommes qui veillent, sont tous dans un monde commun (le monde naturel.) Mais chacun d'eux, lorsqu'il est endormi, se trouve dans un nouveau monde de sa façon, & qui lui est particulier.* On peut presque assurer qu'en cela l'ame porte un des caractères de la Divinité puis-

puisqu'elle crée , par un seul acte de volonté autant d'objets qu'il lui plaît. Que seroit-ce , si on joignoit à ces remarques la vérité des songes ! L'ame ne seroit-elle pas , pour m'exprimer ainsi , une espece de Divinité ! Toujours agissante d'une maniere momentanée , renfermant un nombre infini d'idées , créatrice , connoissant l'avenir ? C'est ainsi que raisonnent plusieurs écrivains , qui concluent que l'ame est un être excellent , indépendant du corps , & purement spirituel. Je passe maintenant à ce qu'ils soutiennent touchant la vérité des songes.

Ceux qui sont pour l'affirmative dans cette Thèse , se fondent les uns sur quelque faculté que l'ame a de pénétrer l'avenir , lorsqu'elle est un peu dégagée des sens : les autres sur quelque communication avec l'Être suprême ; d'autres sur l'opération des Esprits inférieurs. D'ailleurs tous supposent que le fait est incontestable , pour quiconque reçoit l'Écriture Sainte , ou a tant soit peu de foi historique. Il faut avouer que chacun d'eux a de quoi embarrasser son adverfaire. Niera-t-on , par exemple , aux premiers que l'esprit humain ne puisse avoir des connoissances surprenantes , quand il se sépare de la matiere ? On voit tous les jours des enfans mourans parler d'une maniere au-dessus de leur âge , des hommes dire des choses sublimes qu'ils n'auroient jamais pu penser , quand ils se portoit bien , d'autres aller jusqu'à prédire des choses futures. Cela ne donne-t'il pas lieu de penser que l'ame qui commence alors à être rendue à elle-même , commence en même-temps à exercer une faculté qu'elle a de connoître les choses à venir , mais qui avoit été comme liée , tandis que le corps étoit comme un voile entre elle & l'avenir ? Il en est de même du sommeil. Alors elle cesse pour un peu de temps , d'être plongée dans le sang & dans la matiere , & il n'est presque plus rien qui obscurcisse ou qui borne ses lumieres. Que si nous venons à ceux qui attribuent  
les

les songes prophétiques à quelque communication de l'ame avec Dieu, il faut pour détruire leur hypothese, renverser le sistême des Platoniciens qui veulent que nous voyions tout en Dieu, & que nous y voyions toutes sortes de vérités, lorsque les passions ne troublent point notre vûë. Or c'est-là l'état dans lequel le sommeil place d'ordinaire nos ames. Il n'est pas moins difficile de répondre à ceux qui veulent que les songes véritables viennent des Esprits qui nous avertissent. Car enfin, nier que de telles intelligences existent, c'est nier un sentiment commun aux anciens Philosophes & aux premiers Peres de l'Eglise, les premiers admettant des génies qui présidoient à diverses sortes de choses & d'actions; & les seconds confient la direction de chaque homme à un Ange.

Ils ne défendent pas leur opinion avec moins d'adresse, qu'ils ne l'établissent. Objectez aux premiers la fausseté ou l'absurdité de la plûpart des songes; ils repliqueront que cela vient de ce que l'ame est alors appesantie par le poids d'un corps, ou chargé de viandes indigestes, ou dérangé par quelque débauche, ou vicié, soit par des maladies, soit par des chagrins. Ainsi ensevelie & noyée dans la matiere, elle ne peut s'en relever. C'est pourquoi elle n'apperçoit que des fantômes trompeurs, produits dans son imagination par les vapeurs malignes qui montent au cerveau & l'incommodent. Faites la même objection aux derniers, ils vous diront: c'est la faute des ames que leurs passions précipitent vers la terre, & rendent incapables de voir la vérité. Ajoutez-y qu'il est inconcevable que Dieu choisisse le sommeil des hommes, pour leur montrer l'avenir; ils repliquent que durant notre veille, nous nous regardons comme la cause de tout ce qui se présente à notre imagination, & que par conséquent nous ne pourrions distinguer un avertissement divin d'avec une image ordinaire. Or cela n'arrive point

point pendant le sommeil, parce que ne pouvant retenir alors la liaison de nos images, nous pouvons nous persuader que nous n'avons pas joint nous-mêmes celles-ci avec celles-là, d'où nous concluons que quelques-unes viennent d'ailleurs, c'est-à-dire d'un Être qui a voulu nous avertir de quelque chose. Ils diront en second lieu, que durant la veille, nos sens sont dans une action perpétuelle, qui distrait notre attention. Nos passions nous agitent, & troublent notre entendement. N'est-il pas vrai que nous avons plus de dispositions à voir de certaines choses quand nous n'en voyons point d'autres, & que notre cœur est plus tranquille que dans un autre temps? Telle est la situation d'un homme qui dort. Ses sens enchaînés & ses passions endormies laissent le loisir & la liberté à l'ame de consulter la Vérité éternelle. Ceux qui tiennent que les songes sont l'effet de l'opération des Esprits, ne demeurent pas sans réponse aux difficultés. Leur reprochez-vous que ces Esprits vous trompent souvent ou nous présentent des images ridicules? c'est peut-être qu'ils sont ignorans ou malins, vous dirat-on. Peut-être aussi la disposition actuelle de nos corps trouble-t-elle leur opération. Demanderez-vous pourquoi ils choisissent le temps de notre sommeil? c'est, répondra-t'on, que leur action n'est point interrompue alors par celle de nos sens, & que les images qu'ils nous présentent ne sont point confondues par d'autres que nous y mêlions. Voulez-vous tirer avantage de ce que ces songes prophétiques n'arrivent qu'à des gens crédules? on vous fermera la bouche, en avançant que ces Esprits, connoissant l'incrédulité des esprits forts, les jugent indignes de recevoir leurs avis, ou jugent inutile de les leur donner. En un mot, il est mal-aisé de réduire ces Philosophes au silence.

Cependant leurs adversaires triomphent à leur tour en attaquant. Pourquoi, disent-ils, à ceux qui

prennent les songes pour des avis de Dieu, pour quoi Dieu ne s'adresse-t'il qu'à des hommes endormis, pour leur révéler la vérité ? Ce que nous voyons en veillant a beaucoup plus de certitude, que les songes de la nuit. Ainsi il s'expose à rendre ses prédictions inutiles, puisqu'il les fait dans des circonstances, qui doivent porter tout homme de bon sens à douter de ce qu'elles renferment. Pourquoi les enveloppe-t'il ordinairement d'un voile impénétrable ? Est-ce pour faire gagner la vie aux interpretes des songes ? S'il cherchoit à nous éclairer, il falloit qu'il s'exprimât clairement ; & s'il vouloit nous laisser dans l'ignorance, il y avoit un moyen court, c'étoit de se taire. D'ailleurs convient-il bien à la gravité, à la Sagesse, à la Majesté de cet Etre d'envoyer des songes cachés sous des Hieroglyphes puerils & ridicules, comme sont la plupart de ceux qu'on assure avoir été des Prophéties ? De plus, à quoi peuvent servir ces avertissemens, supposé qu'ils soient clairs ? S'ils annoncent des maux, ce sont des maux inévitables, autrement la Prophétie ne seroit pas certaine. Mais à quoi sert-il de sçavoir d'avance qu'il nous arrivera tel malheur ? A rien, sinon à nous rendre malheureux avant le temps. Si ce sont au contraire des biens que ces rêves nous pronostiquent, nous les attendons avec impatience, & les possédons-nous enfin, ils sont au-dessous de l'idée que nous nous en étions formée. D'un autre côté, pourquoi Dieu employe-t'il les songes pour nous instruire ? Sans doute, il a notre bien en vûë. Mais les uns n'entendent point ces prétendus signes des choses à venir : les autres les oublient, plusieurs regardent comme une foiblesse superstitieuse de s'y arrêter. Dieu ignore-t'il ces particularités, ou veut-il de dessein délibéré nous donner des avis, dont il sçait que nous ne tireront aucun usage ? A cette objection qui est tirée du premier livre de la Divination, on en peut joindre une autre prise du second

second livre. Il y a des songes vrais, il y en a de faux. Si les premiers viennent de Dieu, qui est-ce qui envoie les seconds? Seroient-ils aussi de lui? Mais est-il digne de sa veracité & de sa grandeur, de se joier des hommes par des visions trompeuses? Il faut donc dire qu'ils viennent de nous-mêmes, au lieu que les autres ont la Divinité pour auteur. Mais quelle licence d'attribuer ceci à Dieu, d'assigner cela à la nature, plutôt que de donner tout à l'un ou à l'autre! Voilà où Cicéron finit, mais j'en tire une autre demande. Comment s'y prendra-t-on pour distinguer ceux dont l'origine est divine, d'avec ceux qui en ont une humaine? Si Dieu vouloit que nos songes nous fussent de quelque utilité, il falloit qu'il ne souffrit point que nous en eussions de faux, ou bien il devoit nous donner un Criterium, pour discerner les véritables. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Ainsi nous sommes réduits, ou à les négliger tous, ou à nous en défier toujours, ce qui est la même chose, puisque d'une manière ou de l'autre, ils nous deviennent inutiles. Je ne dis rien contre ceux qui attribuent la vérité des songes à une faculté naturelle de l'ame, ou à l'opération de quelques Esprits. On voit assez que ces deux opinions sont attaquées par quelques-unes ou plusieurs des objections précédentes. Ainsi il ne reste que le témoignage pris de l'Écriture & de l'Histoire, qui pourroient faire de la peine aux incrédules. Mais ils se tirent de cet embarras sans beaucoup de peine, en disant, premierement, qu'ils ne nient pas les miracles attestés par les Livres saints; & en second lieu, qu'ils admettent les rencontres heureuses du hazard. Or, que peut-on conclure de ce que Dieu aura opéré jadis un miracle, c'est-à-dire, de ce qu'il a eu une volonté particulière & extraordinaire? Voudroit-on inférer, qu'autant de songes vrais sont autant de miracles? Si cela étoit, Dieu feroit souvent des merveilles à bon marché, & sans beaucoup de nécessité.

II. Que prouve la conformité d'un événement avec un rêve qui ait précédé ? Que le rêve étoit destiné à annoncer cet événement ? Moi je dirois que cet événement au contraire est fait pour confirmer le songe. Mais pour parler sérieusement, qu'y a-t'il d'étonnant à avoir rencontré juste une fois, après avoir tant de fois fait des rêves absurdes & faux ? Au contraire, ce seroit un vrai prodige que le hazard fut constant, jusqu'au point de ne nous présenter jamais que des mensonges, quand nous dormons, lui qui fait dire de temps en temps la vérité aux auteurs des Almanachs. Il ne faut donc point faire tant de bruit pour un songe véritable que les historiens profanes décrivent, ni en chercher les causes hors de nous, puisque le corps naturel & fortuit de nos esprits animaux dans le cerveau suffit pour de semblables effets. De plus, considerez bien la plupart des rêves prophétiques dont l'histoire s'est chargée. On auroit pu les interpreter d'une autre maniere, avec autant de vraisemblance. Aussi on ne leur a donné telle interpretation, que parce que les événemens qui ont succédé, ont déterminé à la choisir. Peut-on faire beaucoup de fonds sur des explications pareilles, sur des explications qui sont fondées, non sur l'image vûe dans un songe, mais sur ce qui a suivi ce songe : sur des explications tirées par les cheveux ? En vérité, elles feroient plutôt conclure, non que le songe étoit prophétique, mais qu'on souhaitoit qu'il le fût, & qu'on avoit envie de se le faire accroire, & d'en persuader les autres. Bien plus, cette dernière raison, je veux dire, l'envie que les hommes ont de se rendre recommandables à leurs propres yeux & dans l'esprit des autres, pourroit faire croire qu'ils n'ont pas raconté fidelement leurs songes, & qu'ils les ont accommodés aux événemens. On pourroit appliquer la même reflexion aux historiens, que l'envie de rendre leurs histoires agréables peut avoir porté à y fourrer ces fortes

fortes de recits, & à les orner de nouvelles circonstances. D'où il s'ensuivroit que beaucoup de ces songes qu'on nous donne pour prophétiques, ne feroient que des Prophéties après coup.

Néanmoins les Anciens s'arrêtoient beaucoup à cette maniere de deviner. Delà le nombre extraordinaire des personnes qui se méloient d'Onirocrisie, & qui en ont fait des Traités. Voici ceux qui sont nommés dans le commentaire de Rigaut sur Arémidore de Daldia, qui s'étoit mêlé de la même science sous Antonin le Pieux. *Artemon Milesius, Antiphon, Apollodorus Telmissensis, Apollonius, Atalcaſis, Aristanden Telmissensis, Aristarchus, Alexander Myndius, Cratippus, Demetrius, Phalereus, Dionysius Rhodius, Epicharmus, Geminus Tirus, (vel Pyrius) Hermippus, Nicostratus Ephesus, Phoebus Axibiochenus, Philochorus, Paniaſis Halicarnasseus, Serapion, Strato.* Un autre Auteur (a) en nomme encore trois, *Astrampſychus, Caſius Maximus & Dionysius Heliopolita.* Bayle ôte Caſius de ce nombre avec raison, & substitue Pappus d'Alexandrie (b). C'étoit là certes une occupation qui ne convenoit gueres à des gens de bon sens. Mais tel étoit le préjugé de ces siècles, ou pour mieux dire, c'étoit l'effet de la Religion dominante, dont les Ministres trouvoient leur compte à introduire la superstition, & à mettre les songes en vogue.

(a) Andr. Schottus.

(b) On pourroit ajouter à ce Catalogue Amphilyon, dont Pline parle lib. VII. cap. LVI.